

M. J. d'Ortigue a consacré dernièrement un feuilleton tout entier, dans le *Journal des Débats*, aux *Troyens* de M. Hector Berlioz. C'était le second, et il nous a paru de beaucoup préférable au premier, qui avait été sans doute écrit un peu à la hâte, deux ou trois jours après la première représentation.

Notre excellent et honorable confrère, après avoir énuméré toutes les beautés qui l'ont le plus frappé dans *les Troyen*, termine ce second feuilleton par les considérations suivantes:

Pour apprécier ces beautés, dit-il, il faut se dérober à ce milieu de fausses notions musicales, de fausse expression, de fausse mélodie qui nous environne. Il ne faut pas s'imaginer que, parce qu'une phrase ne se déroule pas sur une batterie ou un placage d'accords parfaits, parce qu'elle n'opère pas son repos à la tierce inférieure ou supérieure, ou bien à la quinte, parce qu'elle ne se résout pas au moyen de la cadence routière *felicita*, et de cette autre cadence par laquelle les chanteurs semblent mendier les applaudissements de la foule; il ne faut pas, dis-je, s'imaginer pour cela que cette phrase n'a aucune sens, aucune forme, aucune suite. S'il faut dire toute ma pensée, il y a cent fois plus de mélodie réelle dans la plupart des morceaux que j'ai cités tout à l'heure, que dans tel opéra italien ou tel opéra comique en vogue. Que voyons-nous, la plupart du temps, dans un air italien? On n'y compte souvent que huit mesures mélodiques; le reste n'est que remplissage, lieux communs, non-sens, tandis que chez M. Berlioz tout est, sinon mélodique, du moins musical, parce que *les tons y sont toujours proportionnés aux paroles*, parce que la phrase y est dégagée de ces formules insipides et parasites dans lesquelles certains compositeurs encadrent leur période pour la mettre en relief et la rendre plus saillante, s'il se peut, par la pauvreté même de cet encadrement. Mais, encore une fois, pour goûter cette musique, il faut se dérober à ses habitudes, à ses préoccupations; il faut sortir de l'atmosphère de musique vulgaire et d'art frelaté dans laquelle on a vécu. Et un mot, pour aimer cette musique, il faut aimer la musique.

En est-il beaucoup qui l'aiment véritablement parmi ceux qui en parlent, qui en dissertent, qui l'enseignent? Aimer Mozart, aimer Haydn, aimer Gluck, aimer Beethoven, Weber, Spontini, cela est aisé à dire, mais n'est pas si commun qu'on le croit. Pour nous faire croire qu'on aime la musique de ces maîtres, il ne faudrait pas aimer celle que l'on aime. On croit aimer la musique, on le croit de bonne foi, mais, en réalité, ce qu'on aime est un composé de certaines choses auxquelles certaine musique vient prêter son concours; c'est un certain chatouillement, un certain tressaillement que cette musique procure; et il faut que cette musique soit soutenue de tout le prestige de l'art du chanteur, de toute la perfection d'une exécution vocale pour qu'elle soit supportable. Livrée à elle-même, qu'elle est vide, pauvre, même aux oreilles de ceux qui la vantent!

Il y a donc une musique pour ceux qui ne l'aiment pas. Je dis mieux, il y a des compositeurs qui n'aiment pas la musique, et qui en font, qui en font en se conformant au goût de ceux qui ne l'aiment pas.

Ce n'est ni pour ces compositeurs ni pour ces auditeurs qu'a été écrite la musique des *Troyens*; elle a été composée pour les vrais amateurs, qui l'ont déjà placée à son rang.

LA FRANCE MUSICALE, 20 décembre 1863, p.399

Journal Title: LA FRANCE MUSICALE
Journal Subtitle: None
Day of Week: Sunday
Calendar Date: 20 DÉCEMBRE 1863
Printed Date Correct: Yes
Volume Number: VINGT-SEPTIÈME ANNÉE
Year: 27

Series:
Pagination: 399
Issue: 51
Title of Article: LES TROYENS DE M. HECTOR BERLIOZ.
Subtitle of Article:
Signature: J. D'ORTIGUE
Pseudonym: None
Author: Joseph d'Ortigue
Layout: Internal main text
Cross-reference: Closing extract from Feuilleton, *Journal des débats*,
10 décembre 1863, p. 2